

# 9. Graufthal

Le hameau de Graufthal est une ancienne possession du comté de Lutzelbourg, qui fut annexée en 1523 au comté de Lutzelstein. Au 13ème siècle, l'évêque de Metz y avait fondé un couvent de femmes de l'ordre bénédictin ; la guerre des Paysans en 1525 le ruina, et il fut sécularisé peu après, en 1551.

Graufthal est surtout connu par les maisons troglodytiques creusées dans le rocher de grès rouge qui forme falaise au-dessus du village et qui étaient encore partiellement habitées jusqu'au milieu du 20ème siècle. Certaines se visitent encore : la fraîcheur est agréable en été, mais l'humidité et le froid devaient être terribles en hiver.

Depuis le cimetière, au bord de la Zinsel du Sud, on a une jolie vue sur le village, les maisons serrées autour de l'église qui pointe son fin clocher, et, comme toile de fond, la longue falaise couronnée de sapins, qui forme barrière, comme un décor de théâtre...

Nous suivons sur un chemin herbeux la lisière de la forêt. Au-dessus de nous, menaçants au milieu des grands sapins et des broussailles, des rochers sombres sont épars sur la pente ; d'autres couronnent les crêtes, en longues files, comme une armée en marche.

Brusquement, la forêt s'arrête pour une trouée rectiligne, à peu de distance des quelques maisons de Hammerweyer.

Reportons-nous seulement quelques années en arrière : pas encore de l'histoire ; nous sommes le 15 juillet 1968. Un cyclone d'une rare violence a pris naissance sur le plateau lorrain, aux environs de Gondrexange. Par un hasard presque miraculeux, il n'a pas rencontré de villages en Lorraine, à une ou deux exceptions près : à Sarraltroff ou à Vieux Lixheim, il n'a fait que des dégâts relativement limités. Il aborde les Vosges juste au sud de Pfalzweyer.

Le spectacle est hallucinant. Sur une trentaine de kilomètres, rien, absolument rien, n'a résisté ; il n'y a plus un arbre debout, plus une maison couverte. Car en Alsace, il ne s'est pas gêné pour passer sur des villages.

Sa trace est là ; elle est restée visible pendant des années. Il a traversé en biais la vallée de la Zinsel, nous en voyons encore la trace sur l'autre versant. Il a suivi les hauteurs en laissant cette trace nette, large de quelques centaines de mètres. Par miracle, il est passé à 500 mètres au nord des dernières maisons de Bouxwiller, mais il s'est rattrapé sur les nombreux bouquets d'arbres et les bosquets des environs. Il est passé à 500 mètres, au sud cette fois, d'Obermodern, mais il n'a pas raté la petite agglomération de Pfaffenhoffen, surtout La Walck et Uberach. A Uberach, il n'y avait plus un toit.

Estimant peut-être qu'il avait fait assez de dégâts, son énergie épuisée, il a perdu sa force en arrivant à la forêt de Haguenau, peu après Uberach ; il a traversé toute la forêt, dans sa plus grande longueur, jusqu'à Soufflenheim et à Roeschwoog, mais sans faire de dégâts, pour disparaître près du Rhin.

Le lendemain, assez tôt, sans savoir la nouvelle, j'étais parti en voiture de Strasbourg pour Ingwiller ; bien avant Bouxwiller, la plupart des fruitiers qui bordent la route étaient renversés et la circulation, malgré l'heure matinale, était difficile.

En sortant de Bouxwiller, les boqueteaux dévastés donnaient une vision de désolation ; il n'en restait tout au plus que la base des troncs, qui gisaient épars, complètement élagués et effeuillés. Ils avaient littéralement été aspirés, tordus, le cyclone avait arraché des chênes énormes avec plus de facilité que je n'en aurais cassé une branche morte.

A Ingwiller, j'ai rencontré une habitante de Bouxwiller, qui a vu passer le cyclone à quelques pas de chez elle et qui m'a raconté ce qui s'était passé : à la tombée de la nuit, le tourbillon est arrivé, il avançait, pas tellement vite, en faisant le vacarme d'un énorme ventilateur. Guère plus de 60 kilomètres à l'heure, mais le vent tourbillonnait à 800 kilomètres à l'heure ! Une voiture a été prise dedans, s'est envolée à plus de deux mètres du sol comme un fétu de paille. Rien n'y résista.

Le jour même, je suis allé voir La Petite Pierre et la vallée de la Zinsel, par où on disait que le cyclone était arrivé. Je suis venu ici même, à l'endroit de son passage. C'était hallucinant ; plus un arbre debout, des troncs ébranchés épars sur toute la pente, des souches tordues et à moitié arrachées ; des sapins respectables, dont un bù-

cheron aurait du mal à venir à bout, se cassaient comme des allumettes. Les rochers avaient été mis à nu ; même les buissons, les hautes herbes, les fougères qui tapissent les sous-bois alentours avaient été arrachées. Plus rien, un sol nu. Un spectacle de cauchemar.

Je suis passé aussi par Obermodern et Pfaffenhoffen. A Obermodern, le terrain de sport était bordé par une allée de superbes peupliers qui le séparaient de la voie ferrée. Dieu sait si le peuplier est souple et résistant, difficile à casser, pourtant ; mais à ce moment, les immenses peupliers couchés sur le terrain, tordus et arrachés en quelques instants auraient rendu tout match impossible.

A Uberach, les tuiles jonchaient le sol ; grâce à l'intervention très rapide des secours et de l'armée, les maisons sinistrées avaient pu être bâchées. Heureusement, les maisons avaient tenu et seuls les toits étaient partis, mais quelques granges s'étaient effondrées.

Depuis ce jour terrible, la forêt est longtemps restée ébréchée par cette saignée, tout près de Hammerweyer. Mais la nature implacable sait panser ses plaies. A Obermodern, d'autres peupliers ont remplacé les anciens et un peu partout la forêt a repoussé et les blessures se sont guéries.

Pas encore de l'histoire ? Ça n'en deviendra peut-être jamais : trop limitée dans l'espace, la tempête n'a pas laissé de trace dans les mémoires. En décembre 1999, des tempêtes de grande ampleur ont balayé la France. On a cherché dans les archives de la météo, personne ne s'est souvenu du cyclone alsacien. Il n'en reste que cette blessure bientôt cicatrisée dans la forêt de Hammerweyer.

Des rochers nous narguent depuis cette pente encore dénudée ; l'un d'eux, fortement fissuré et effilé semble un gigantesque couperet, prêt à tomber. Puis revoici la forêt, et les premières maisons du hameau d'Oberhof.

Un vieux pont branlant en bois enjambe la rivière. Il nous mène à la route qui vient de Phalsbourg.

Nous retournons à la forêt. Un écriteau rappelle que la rage sévit dans toute la région. Le sapin ici règne en maître ; les myrtilles et les fougères se disputent le sous-bois.

Nous voici tout près du sommet du Grand Fallberg, où de nombreuses découvertes ont été faites, des temps préhistoriques, jusqu'à des monuments gallo-romains.

Mais le sentier ne s'intéresse pas à l'archéologie. Il semble se diriger avec hâte vers un but qui le fascine et lui interdit tout retard et tout détour.

Il rejoint une route départementale, traverse avec elle l'autoroute, et la suit jusqu'à ce qu'elle rencontre la nationale 4, au lieu-dit "la Colonne". Le vacarme des voitures vient de nouveau troubler le calme des forêts. Ici, nous abordons une porte. Les petites collines des Vosges du nord s'arrêtent ici pour laisser la place aux premiers contreforts d'un vrai massif de montagnes marquées, de plus en plus raides, de plus en plus hautes. A Saverne qui en marque la charnière, la traversée des Vosges se réduit à la descente sur le rebord de faille, à peine quatre kilomètres de largeur. En haut du plateau à peine vallonné, apparaissent les maisons de Danne-et-Quatre-Vents. Danne a la même origine que Thann, sapin, et il n'est pas étonnant que sur cette arête de plateau, le village soit devenu "Quatre Vents".

Le sentier traverse la route nationale mais la longe de trop près, si bien que d'un bout à l'autre, sans les voir, on sera troublé par ce bruit incessant des moteurs.

Nous passons derrière la Maison forestière Kaltwiller, sur un chemin encombré d'arbustes dont les branches basses balayent le sol.

Devant nous se lève soudain une formidable barrière : aussi loin qu'on puisse voir, à droite comme à gauche, à travers les hêtres, il n'y a aucune interruption ; un fossé précède un talus formant un rempart haut de 5 mètres, que le sentier franchit. Cette fortification cyclopéenne devait sans doute barrer le passage facile du Col de Saverne, dès les temps préhistoriques. En 1744, alors que sévit la guerre de succession d'Autriche, le baron de Trenck, à la tête de son armée de croates et de hongrois connus sous le nom de Pandours, tenta non sans succès d'y retenir les troupes françaises qui venaient de Lorraine. Aussi ce rempart est-il connu sous le nom de

fossé des Pandours. Ces mercenaires ont laissé dans la région un souvenir déplorable, au point qu'on qualifiait de Pandour tout être brutal.

Brusquement, sans que rien le laisse prévoir, le chemin, jusqu'à présent assez plat, s'incline fortement. Tout près, on entend changer le régime des moteurs des voitures. C'est le Col de Saverne et la fameuse côte de Saverne.

La forêt s'ouvre sur un immense rocher ; c'est le couronnement d'une suite de petites roches qui surplombent notre chemin depuis quelque temps.

C'est le Saut du Prince Charles.

Arrêtons-nous un moment à ce rocher et laissons parler la légende, avant de donner la parole à l'histoire.

On montre au pied du rocher deux empreintes de fer à cheval. Ce seraient les traces laissées par un duc de Lorraine du nom de Charles qui aurait sauté les quelque vingt mètres du rocher pour échapper à des poursuivants, sans se faire le moindre mal, et qui aurait poursuivi sa course folle.

Dès le temps des romains, le passage du col de Saverne est connu et fréquenté ; une route romaine y passe ; elle est même rapidement doublée par une autre, si bien que ces deux routes, à sens unique, forment une véritable autoroute, franchissant le col.

Au Moyen Age, on emprunte toujours la route romaine.

En 1534, l'évêque Guillaume III de Honstein ordonne la réalisation d'une autre route, qui passe sous le rocher du Saut du Prince Charles ; une plaque encastrée dans le rocher en rappelle le souvenir. La roche est polie sur le passage au pied de la falaise, et pour éviter le dérapage des convois, des rails y sont creusés, à 1,05 mètre d'écartement ; des rainures transversales permettent de mettre des cales et d'immobiliser les chariots. En effet, non seulement la pente est raide et les bêtes fatiguent, mais la petite grotte qui est formée sous le rocher était autrefois un pèlerinage et abritait une petite chapelle. La route aboutissait au même endroit que la route romaine, devenue difficile à entretenir, et abandonnée.

En 1616, l'archiduc Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg, fait réparer la route.

Mais la pente est très forte entre le col et Saverne, en ligne droite, et les convois montent difficilement. Par contre ils descendent trop bien et des accidents arrivent (déjà) fréquemment.

Aussi, au début du 17<sup>ème</sup> siècle, le cardinal Armand de Rohan, évêque de Strasbourg, décide la construction d'une nouvelle route, en lacets. Ainsi naît la route actuelle. Si sa construction a simplifié la circulation à l'époque, la pente est encore très raide, et vu la circulation actuelle, la route ne suffit plus. La construction de l'autoroute, plus au nord n'a pas réglé tous les problèmes.

On peut monter au sommet du rocher, d'où on devine, au-dessus des cimes des sapins, une petite partie de Saverne et de la plaine d'Alsace. Tout près d'ici se trouve un fabuleux jardin botanique. C'est en 1931 que le botaniste savernois Emile Walter, vice-président du Club Vosgien réalisa cette merveille. On y admire plusieurs milliers de plantes.

Puis, au milieu des hêtres, nous descendons maintenant le long de la pente du rocher en lacets ; en apercevant encore le rocher à travers les arbres, tout en haut de la pente, on imagine la course folle du prince Charles.

A l'orée de la forêt, voici le monument Edmond About. La maison de cet écrivain savernois a été agrandie et transformée en maison de repos.

Aussitôt après, le sentier entre dans Saverne.